



Au bout de l'enfer

Les Armées, ou la peinture âcre de la violence colombienne, par **Evelio Rosario**. PAR MARINE DE TILLY

Une petite bourgade tranquille dans la campagne colombienne. Il fait chaud et humide, c'est l'été, rien de spectaculaire, sandales et café *pintado*. Il y a des amandiers, un bar sur la place, un médecin, le pochtron officiel, et Otilia, fâchée contre son vieux mari perché toute la journée en haut de l'escabeau, feignant de cueillir des oranges mais loignant la femme du Brésilien d'à côté (qui aime bien bronzer nue et cuisiner en toute petite tenue). Avec l'âge, Ismaël, le professeur retraité, est devenu voyeur professionnel. Mais le Brésilien ne lui en veut pas. Otilia un peu, mais ça va. À San José, le temps et la vie coulent doucement. Trop, quelque chose cloche. En contrepoint, une tragédie se dessine, doucement elle aussi, comme chuchotée, mais que l'on respire et devine dès le début. Elle sera impitoyable. « Quelle heure est-il ? » demande Ismaël à un ami. – *Lard, lui répond-il d'un ton lugubre, trop tard pour ce village, et peut-être pour le monde*. Il a raison. San José ne sera bientôt plus que ruines, cendres, cadavres. Bandes armées, militaires « officiels », rebelles, narcotrafiquants, milices, guerilleros, bandits,

tout ce que la Colombie fait de plus ignoble. Pour qui, pour quoi ? Personne ne le sait plus – L'a-t-on jamais su ? Il n'y a rien à comprendre, il y a juste à subir, et à mourir. Mystérieuse et féroce jungle colombienne. Otilia a disparu en partant à la recherche d'un ami lui-même disparu, kidnappé, suicidé ou massacré. À tous les coins de rue, derrière chaque kapokier, on fuit les balles, les haches et les barils de poudre, on crie, on supplie et on crève. Ismaël, lui, reste, sidéré, cherchant sa femme à en perdre la boule. C'est l'histoire d'un pays anéanti par une violence aveugle, arbitraire, irrationnelle. L'histoire absurde, camusienne d'un vieillard dont le corps et l'esprit se détériorent à l'épreuve de l'abattoir. Il aimait tant épier les femmes, Ismaël, surtout celle du Brésilien. Il la lorgnera une dernière fois, nue encore, ses enfants sur les genoux, belle comme un soleil mort, blanche comme un cadavre. Le premier roman traduit en français d'Evelio Rosario (qui en a écrit une douzaine) est une gifle. La grammaire de l'épouvante ordinaire, incompréhensible mais structurelle, devenue « culturelle » en Colombie. La guerre au jour le jour, au corps à corps, à mort

